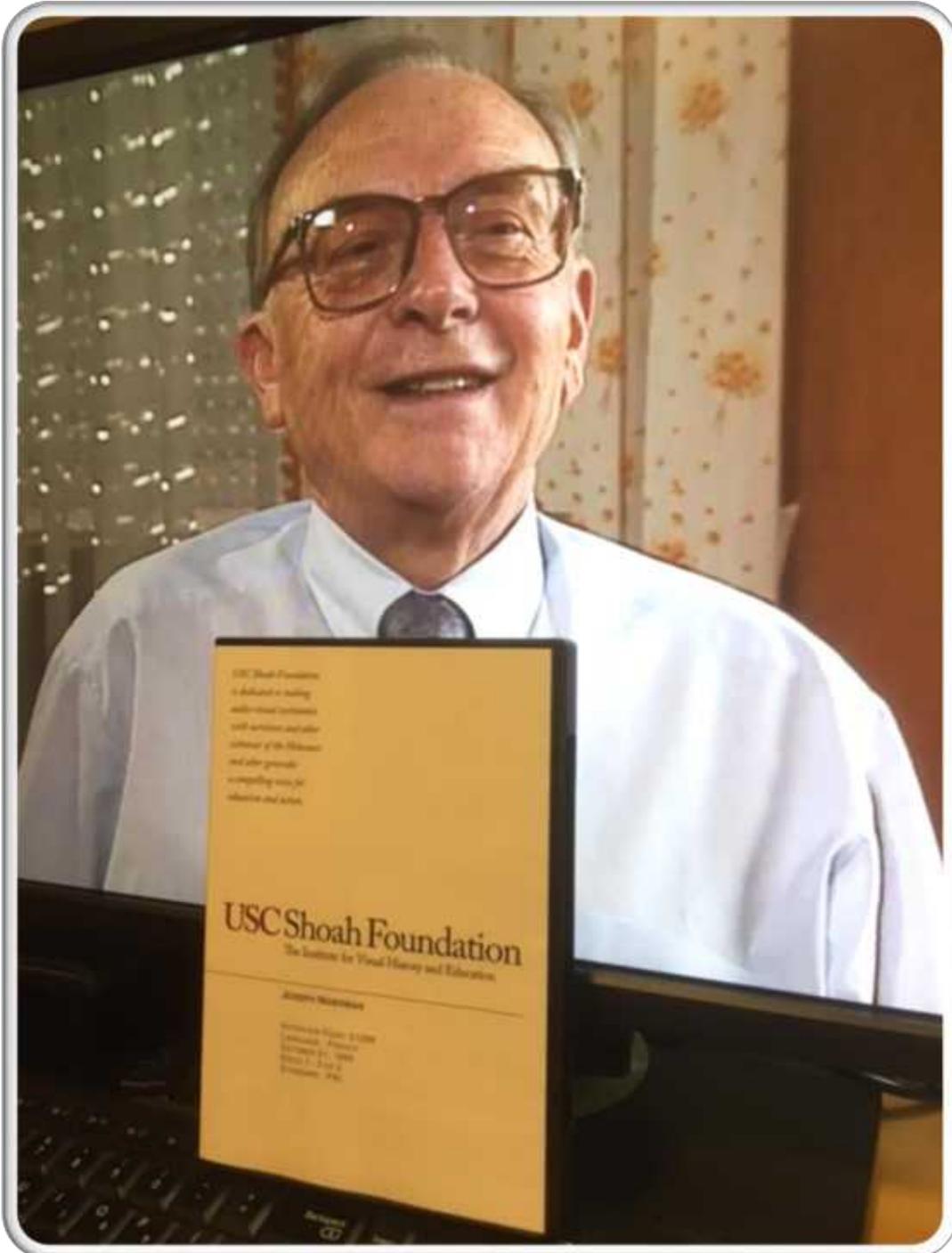


Transcription de l'enregistrement fait le 21 octobre 1996, à Forbach.



Naissance, Forbach et l'évacuation vers Angouleme (1931-1939)

Je m'appelle Niderman Joseph et je suis né le 7 avril 1931 à Siedliscze en Pologne.

Je suis arrivé en France la même année, en novembre, à Forbach où résidait déjà mon père. Ma mère s'appelait Léa-Ita Niderman, née Gurfinkiel, le 25 octobre 1904 à Leszna qui est une petite ville en Pologne du côté de Lublin. Mon père a dû venir au début des années trente parce que depuis 1923, sa soeur, Regine, habitait à Forbach.... (Mon père) était déjà bien installé (en Pologne), il travaillait, était patron menuisier. Il avait décidé de rejoindre une demi-soeur qui habitait au Canada (Note: Chaia-Szajndla Applebaum avait émigré à Montreal avec son mari Gershon Applebaum et leurs quatre enfants). Donc il avait fait les papiers nécessaires à l'émigration mais il avait voulu voir sa soeur entre temps. A l'époque, on ne partait pas par avion. Il a préféré voyager par Forbach où une fois arrivé, il a décidé de rester. Son visa canadien, il l'a gardé...dans la poche.

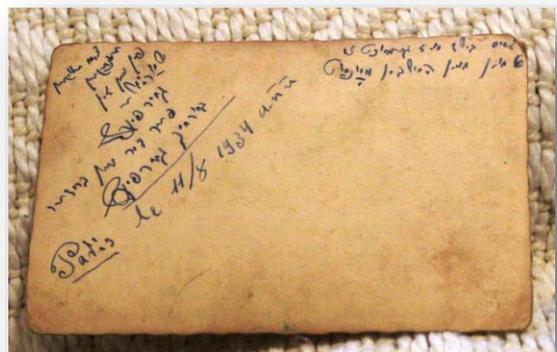
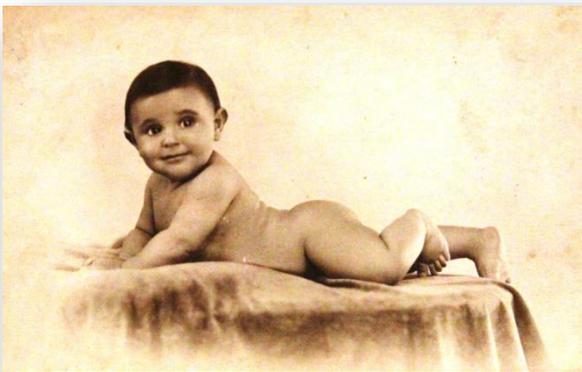
A Forbach, il a travaillé comme menuisier, grâce à des papiers qui lui ont été fournis, le hasard fait bien les choses, par le grand père de mon épouse qui avait une menuiserie à Forbach, et qui, par l'entremise de ma tante qui habitait le même quartier, lui a fait faire des papiers.

Mes parents entre eux parlaient Yiddish. Ils habitaient dans l'est et le langage des gens était le patois allemand. Ils parlaient également un peu le français qu'ils ont appris mais à la maison, ils parlaient le Yiddish, la langue internationale.

Je vais à l'école à l'âge de cinq ans, à l'école maternelle, ici, à Forbach qui se trouvait à l'école des filles, en face de la synagogue. En 1938, je suis entré à l'école communale, jusqu'à ce que la guerre éclate en 1939. J'avais des cousins qui habitaient ici, on vivait avec eux, dont un qui avait été boxeur, qui a été deporté. On se retrouvait toujours en famille, les vendredis ou les dimanches, chez ma tante. Il arrivait qu'on me mette sur une table pour que je chante parce que quand j'étais petit je chantais des chants en Yiddish dont je ne me souviens plus. En 1936, j'ai fait un voyage en Pologne avec mon père parce que ma grand-mère voulait avoir la preuve que j'étais vivant, elle a voulu me voir.

Au retour, on entendait Hitler à la radio, il commençait à y avoir des tensions. Au moment de la crise de Danzig, en 1939, toute la région a été évacuée. Nous sommes partis à Paris où je suis resté un mois dans le 18ème arrondissement chez mon oncle. Donc comme enfant j'avais déjà des traumatismes importants. Il y avait un sentiment d'insécurité.

Dans mes souvenirs de la famille, il y a la tante Regine qui n'habitait pas loin, la soeur à mon père. Il y avait les oncles à Paris qui venaient nous voir souvent. Des fois nous allions les voir. Donc j'avais mes trois oncles avec leurs premières...avec mes petits cousins. Par exemple mon oncle Salek qui a été deporté, sa femme a été deportée aussi; il avait un petit garçon qui venait souvent jouer chez nous (Né le 18 décembre 1933, Il s'appelait Charles, est parti le 19 août 1942 par le convoi 21 et a été assassiné ainsi que sa mère).



Charles Gurfinkiel

L'oncle Gilbert qui avait cinq gosses n'a pas été deporté mais sa femme et ses gosses l'ont été à partir de Pithiviers.

Il y avait donc ce cousin par alliance qui avait été boxeur. La famille était très très liée, il n'y avait pas deux trois jours sans que l'on se voie.

De Pologne on avait du courrier des grands parents paternels mais ils écrivaient en Yiddish et on ne nous disait pas tout. Ils étaient religieux, orthodoxes, ma grand-mère portait la perruque.

Ici, on faisait à peu près kasher. Le hazan était aussi shokhet. Je me souviens lorsque j'amenais là-bas une poule pour la faire tuer rituellement, je n'en menais pas large. On gardait la kashrout du mieux possible même si cela n'était pas la kashrout la plus stricte. On respectait les fêtes, Pessah, Shavouaot, Soucoth, Rosh Hashana, Kipour. J'ai jeuné une demie journée pour la première fois, j'avais sept ans. Depuis mes huit ans, j'ai jeuné tous les ans, y compris au camp, jusqu'à ce que les médecins me l'interdisent à cause de mon diabète. Ma mère cuisinait comme on le faisait au shteitel, bouillon aux nouilles, gefilte fisch. Elle faisait des Halots. Je me souviens de tout cela. Juste avant la date de déclaration de guerre, on était au mois d'août. Il y avait une colonie de vacances près de Metz et mon père y avait amené ma soeur qui avait 6 ans. Je ne sais pas pourquoi il l'a envoyée elle, moi je suis resté à la maison. Au bout de quelques jours elle n'en voulait plus, elle voulait rentrer à la maison... Elle n'était jamais sortie des jupes de sa mère. On a fait un échange et c'est moi qui suis resté. J'ai donc passé mes vacances avec des gens de la communauté juive de Metz, c'est comme cela que je les ai connus. J'ai eu un problème assez grave, j'ai marché dans un nid de guêpes et j'ai eu un empoisonnement du sang avec trois grosses boules sur la jambe. On m'a soigné mais cela s'est passé le trente (*août*), l'avant veille de la déclaration de guerre. Les filles sur place ont essayé de me soigner et mon père est venu me chercher le jour de la déclaration de guerre. J'ai été à l'hôpital où l'on m'a soigné superficiellement. Nous sommes partis le 3 septembre au matin vers la Meurthe et Moselle, évacués à partir de la gare de Forbach. Ma mère a été obligée de me porter. Il n'y avait pas de brancard. Un litre d'alcool 90 degrés, moi sur le dos, la petite à la main et quelques valises. On est parti avec les cousins Steinberg, on a pris le même train. A Toul, un monsieur voyant la peine de ma mère lui a conseillé de m'emmener à l'hôpital. On était dans un village de Meurthe et Moselle à peu près à 250 kilomètres de Metz. Ma mère m'a pris à l'hôpital et nous sommes restés un mois dans ce village (*dans une autre interview donnée à son petit neveu Nathanael, Joseph s'est souvenu du nom du village: Goncourt qui se trouve dans la Haute Marne*)

On m'a remis sur pieds, on était toujours en période de vacances et au mois d'octobre mon père est venu nous prendre dans ce village. Il était resté à Forbach comme volontaire. Comme il était commerçant, il avait une camionnette, une H8. Il s'est porté volontaire pour vider les hôpitaux et les hospices des personnes malades. Il avait une camionnette il pouvait charger des brancards. Il nous a rejoint fin octobre, avec quelques bagages, pas grand chose, un peu de marchandise aussi. Et de là nous sommes partis en Charente au lieu de rassemblement des mosellans (*Note: Pontaroux, à 25 kilomètres d'Angoulême*). La ville de Forbach avait déplacé sa municipalité à Villebois-Lavalette, à peu près à quarante kilomètres d'Angoulême. Mon père ne voulait pas rester là-bas, il voulait s'approcher de la grande ville où il avait déjà de la famille et des gens de Metz, la moitié des messins étaient là-bas.

Angoulême (novembre 1939-25 août 1942)

Nous avons quitté ce village pour Angoulême début novembre. Nous avons trouvé un logement. On a loué un appartement, acheté des meubles d'occasion. On avait un poêle à charbon, à coke ou à briquettes qui était assez dangereux. Et lui (mon père), s'est engagé dans l'armée française, il a demandé à rejoindre l'armée française en tant que volontaire. Il est donc reparti et s'est retrouvé à Coëtquidan où étaient regroupés les volontaires. L'armée française l'a refusé et l'a reversé dans l'armée polonaise, parcequ'il y avait un régiment polonais. Sachant ce que je sais maintenant, je n'y serais pas allé, j'aurais déserté. Je pense qu'il aurait été logique qu'il soit dans l'armée française ou au moins dans la légion étrangère. Donc il était là-bas et nous nous sommes à nouveau retrouvés seuls, à Angoulême, ma mère, ma soeur et moi, tous les trois. On allait à l'école puisque l'école avait repris. A l'école primaire. Au départ je suis allé au lycée à Angoulême où je travaillais bien, j'étais bien noté mais je n'avais pas beaucoup d'amis. Le lycée était place Beaulieu



J'ai demandé à aller dans une école communale...pour rejoindre des copains. Il y avait mon futur beau frère, Sylvain Kasriel, pas mal de messins. On parlait français entre nous mais on nous traitait de sales boches, parce qu'ils savaient d'où on venait.

Au moment de l'invasion allemande de la France, mon père se trouvait toujours à Coëtquidan. Ils ne sont jamais partis au front, ils n'ont pas eu le temps d'y aller. Je suppose qu'il n'avait pas mentionné qu'il avait fait deux ans dans l'armée polonaise, à 22 ans. Au moment de la débâcle le commandement leur dit de quitter les lieux, de déchirer leurs papiers militaires, de se mettre en civil et de prendre la route. Lui travaillait dans un atelier, il a jeté son képi et était en bleu de travail. Je ne sais pas comment il a fait, toujours est il qu'une partie des soldats libérés ont été rattrapés à Redon, au mois de juin 1940. Ils ont été transportés à Charleville dans les Ardennes d'où nous avons eu une lettre. Il est parti en Allemagne dans le stalag IVF à coté de Chemnitz-Altenburg où il est resté toute la guerre.

Pour vivre on avait une petite allocation de réfugiés. Je crois que c'était autour de 2000 francs de l'époque, pour trois personnes. Tout de suite, ma mère est tombée malade, en 1940. Elle travaillait un peu, allait au marché où elle montait un petit stand, dans une rue pres des halles à Angouleme.

Quand les Allemands sont arrivés, ils se sont occupés des réfugiés Lorrains ...qui sont en partie retournés habiter chez eux.

J'ai pris pas mal de choses en main, comme le courrier ; ma mere n'écrivait pas bien puisqu'elle ne parlait que le Yiddish...J'ai pris en mains à neuf ans les renes de la maison. Je m'occupais de tout, y compris d'aller chercher les allocations, prendre les cartes de ravitaillement, aller faire les achats, aller à l'hotel de ville. On m'emmenait comme traducteur. Ma mère était tombee malade en 1940 et avait subi une opération en 1941. Elle est décédée le 24 aout 1942 (*Note: il se trompe, c'était le 25 aout*).

Angouleme (25 aout 1942-9 octobre 1942)

Il y avait déjà eu des événements à Paris et en zone occupée, des rafles comme celle du 16 et 17 juillet. J'ai su quelque chose mais je n'ai pas compris. Il y avait des gens qui passaient et partaient vers la zone libre, ils venaient de la route de Paris et partaient par la route de Bordeaux...Et en discutant, j'ai appris certaines choses sur ce qu'il se passait dans le pays mais on n'a jamais rien su sur la rafle (du vel d'hiv') Je me suis toujours demandé comment il se fait que l'on ne nous a pas prevenus. Ma mère ne savait rien. Les gens partaient en zone libre. Angouleme était en zone occupée, la zone libre était à 25 kilometres. Il y a des gens que j'ai connus qui ont été arrêtés au moment où ils passaient la frontière. J'avais un copain à l'orphelinat où j'étais après le décès de ma mère. Ce garçon qui avait mon age et était très intelligent, m'a dit, viens avec moi dans la famille où j'ai été placé et tu passes la frontière. Je ne comprenais pas ce que cela voulait dire. Bon, je ne pouvais pas, j'avais ma petite soeur. J'étais encore un enfant mais je m'occupais de choses d'adultes comme envoyer des colis pour prisonnier de guerre (ce n'était pas moi qui faisais le colis mais j'allais dans des organisations que je payais avec l'argent que me donnait ma mere). On écrivait à mon père tous les mois. J'ai encore plein de lettres. Je pense que si on avait dit à ma mere qu'il fallait quitter la ville parce qu'il y a des rafles.... On était deux mois après la rafle du vel d'hiv' et cela n'a pas empeché près de 700 personnes, presque toute la communaute juive de nationalité polonaise qui était a Angouleme, d'etre raflée. Je n'ai jamais pu parler à personne de ce qu'ils savaient puisqu'ils étaient tous morts.

On est en octobre 1942 à Angouleme. Je suis raflé comme tout le monde. J'étais chez ma cousine Marthe, la fille de ma tante de Forbach. Marthe habitait à Metz où elle était mariée à Jacques Brzezinski et ils avaient deux enfants, une fille Charlotte et un garçon Henri. On est venu nous annoncer le décès de ma mère un mardi matin (*Note: le 25 aout cette année-là était effectivement un mardi. C'était le 12 eloul*). On allait à l'école. Madame Welner, soeur de Jacques Brzezinski est venue à l'orphelinat pour nous annoncer le décès de maman. C'était terrible pour nous. Je l'avais vue deux jours avant. Elle n'était pas dans le coma, elle m'a parlé mais j'avais compris que cela n'allait pas.

Je n'avais que onze ans mais je m'occupais de choses comme un adulte. Par exemple, lorsque je voyais qu'il y avait des abats de boeuf à acheter sans tickets, je voyais cela en rentrant de l'ecole... je regardais dans les boulangeries...je demandais de l'argent à ma mère et m'en occupais. J'étais en charge.

...On recevait du courrier de Paris mais on n'a pas su par exemple à ce moment là que les femmes de nos oncles sont parties à Pithiviers avec les enfants où ils sont restés un certain temps. Les enfants étaient assez libres, ce

n'était pas fermé à Poitiers non plus. Et personne ne s'est échappé de là-bas. Donc la propagande allemande était si bien faite que tout le monde est resté en place....

Angouleme (9 octobre 1942-fin décembre 1942)

Après la rafle du 9 octobre on est tous rassemblés dans une grande salle qui s'appelait la salle philharmonique. Elle n'existe plus. Et pendant deux trois jours, une grande quantité de personnes est arrivée là. On nous avait arrêtés pendant la nuit. C'était un vendredi matin. Le jeudi était jour de congé scolaire et le soir du huit octobre, je me suis dit en me couchant, mon cousin (je l'appelais mon oncle parce qu'il était beaucoup plus âgé) venait toujours me border, c'était vraiment gentil de sa part, ils nous ont couvés, ma cousine et son mari comme on était orphelins et ma soeur ne voulait pas rester à l'orphelinat. J'avais appris ma leçon d'Histoire ce jour là, mais alors comme jamais ! Je me suis dit : "mon gars, j'ai peur de quelque chose". Et j'avais raison. A deux heures du matin, la Gestapo avec la gendarmerie française et un Feldgendarm à moto ont cogné à la porte : "vous avez vingt minutes pour vous préparer !" C'est le français qui l'a dit, le commissaire de police. C'était le matin du 9 octobre 1942. Et on nous a mis donc dans cette salle avec le peu de bagages. Mon cousin n'est pas resté, il est parti à Poitiers, à l'hotel-dieu et les autres personnes sont restées deux semaines. Dans la semaine, cette cousine Salomé, avec ma soeur et un ami à elle ont du discuter de quelque chose, puisque j'étais polonais et ont du entendre, puisqu'eux n'ont pas été arrêtés-ma soeur était de nationalité française-"eh bien on va lui faire des faux papiers". Et ils m'ont fait faire des faux papiers. Et ces deux filles sont venues à la porte d'entrée, se sont adressées au gendarme avec une carte en disant : "voilà, nous avons à l'intérieur notre frère, il est né à Forbach". Et comme il était marqué Forbach, ils m'ont laissé sortir. Là, on est parti directement à l'orphelinat général, qui s'appelait le doyenné ou l'on plaçait les enfants en jeune âge qui travaillaient parfois très dur. Il en est qui sont revenus parce qu'ils ne pouvaient pas supporter. On y est resté jusqu'à la fin du mois de décembre 1942. Je me souviens des fêtes de Noël et du nouvel an où l'on nous avait fait participer en nous donnant des petits cadeaux. Il y avait beaucoup d'enfants juifs. Il y avait des enfants qui avaient entre trois et cinq ans. Ils étaient peut-être une demi douzaine que je connaissais parce que quand j'allais à la schul, les Shabbat ou les jours de fêtes, on les connaissait, même d'avant guerre. Il y avait des familles de Metz dont je connaissais les noms depuis toujours. Mon père quand il disait des noms comme Leizerowiz ou Knecht, je connaissais. A l'orphelinat, donc, quand nous y sommes arrivés, les enfants pleuraient, plus de parents et les infirmières n'arrivaient pas à en venir à bout et un des enfants a dit "nous voudrions voir Joseph" (après on m'a appelé Jo, je me suis toujours appelé Jo). Alors on m'a appelé et je les ai lavés, calmés, nettoyés. Ils étaient en pays de connaissance. Et ils étaient vraiment sales. J'aidais même à leur faire des piqûres. J'ai toujours su m'occuper des enfants.

Jarnac (Janvier 1943-6 juin 1943)

Début janvier, j'arrive à Jarnac dans une famille Metzler. C'est une famille- est-ce que c'est eux qui nous ont demandés d'arriver là ? - qui avait sept ou huit enfants. Ils étaient français, originaires de Sarreguemines, encore libres comme notre ministre officiant Henri Kauffmann qui n'a pas été arrêté parce qu'il avait fait la guerre de 14, décoré et tout. Donc les français n'ont pas été pris au mois d'octobre. Et ils ont donc été raflés ce mois de juin 1943 où maintenant ont été pris les Français.

Ma soeur est restée chez le ministre officiant, à Angouleme, puisqu'eux n'ont pris qu'un de nous deux, ils n'ont pas voulu prendre ma soeur. Alors elle est restée chez cette dame, madame Kahn qui habitait le même appartement que le ministre officiant. Dans la même maison, ma soeur avait une camarade de classe, qui est restée son amie. Elle vit toujours, vraiment gentille. Elle est restée là jusqu'au mois de juin et moi je suis resté à Jarnac où j'allais à l'école, tous les jours, une école communale... où trois classes étudiaient ensemble. Par hasard, il y avait trois élèves dont moi, nés le 7 avril : 1929, 1930, 1931.

Paris, Centre Lamarck et avenue Secretan (6 juin 1943-21 juillet 1944)

Au mois de juin, l'ordre est venu de Paris, de l'UGIF, comme intermédiaires de la Gestapo, de ramener tous les enfants vers Paris, y compris ceux qui se trouvaient en zone libre... On a tout rassemblé sur Angouleme. On a passé deux jours dans des hangars, des halles. Il y avait de la promiscuité, on était peut-être 150. On nous a convoyés sur Paris où nous sommes arrivés, je crois, le 6 juin 1943.

Ils avaient regroupé tous les enfants de la Charente, les adultes aussi d'ailleurs. Je sais que notre rabbin nous disait : "oh, bien moi on ne me prendra pas. Je suis de nationalité française, j'ai fait la guerre et tout". Il avait des décorations. Bon ! Il a dû déchanter probablement parce que tout le monde a été pris. Et on nous a emmenés dans

des centres de l'UGIF à Paris, des maisons d'enfants, comme la maison rue Lamarck, qui à l'origine avait été un asile de vieux. Fin avril 1944, après le bombardement de Montmartre... Des bombes de cinq tonnes sont tombées rue du chevalier de la Barre à côté. Nous on nous avait abrités dans les escaliers et on nous faisait chanter des chansons comme la Marseillaise, Hatikva et des chansons scolaires. Quand cela a été terminé, on nous a évacués à une heure du matin. On ne pouvait plus rester. Une des chambres a été devastée mais elle était vide. Sous le grenier, logeaient des notables juifs, parmi eux un ancien ministre dont je ne me souviens plus le nom, Meyer peut être. On est parti de nuit jusqu'à l'école Secrétan pour nous héberger. Pendant toute cette période, nous allions à l'école Avenue Secrétan. On descendait à pied de Montmartre, jusqu'au métro Barbes, ce qui faisait quand même une tirée. Et de Barbes, on faisait quatre stations dans le dernier wagon jusqu'à l'école Secrétan.

On portait l'étoile, il fallait la porter. Je la portais déjà avant, depuis le début de 1942. Ma mère n'aurait pas su faire cela. C'est moi qui suis allé faire la queue avec les tickets textiles pour l'avoir. Je l'ai, j'ai mon étoile d'origine, je l'ai encore.



En me promenant dans la rue j'entendais des choses comme le débarquement allié en Normandie. J'étais dans la rue avenue Secrétan. C'était dans la soirée parce que dans la journée je ne pouvais pas sortir. Tous les jours, en fin d'après-midi, j'étais désigné pour amener une fiche au commissariat de police du 19ème arrondissement. J'allais donc à pied jusque la-bas. Et en revenant, j'entendais des choses. Les gens lisaient les nouvelles dans le journal Paris Soir. J'aurais pu me sauver ! Mais j'avais ma petite soeur qui était là. Je n'avais pas envie de me sauver même à l'époque ou j'allais voir mon oncle. Et puis j'avais mes copains... On était tous comme frères et soeurs, pratiquement comme nés du même couple.

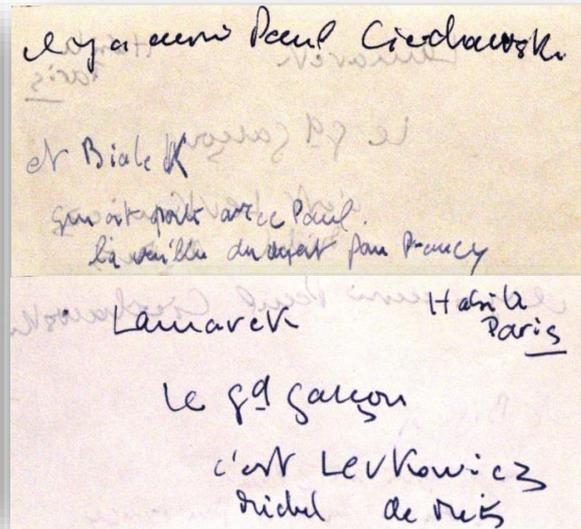
Donc on était dans le dernier wagon du métro, on ne pouvait pas aller ailleurs. Un jour, en revenant de l'école, je crois que c'était l'après-midi, il était cinq heures, au retour de Secrétan vers Lamarck, j'ai vu, dans le dernier wagon, j'étais avec ma soeur, on se tenait à la barre. J'ai dit à ma soeur, "regarde là-bas il y a un monsieur que je connais". Je n'étais pas sûr. "Je crois que c'est notre oncle Gilbert", celui qui avait été matraqué. Alors je m'approche de lui. "Vous ne seriez pas Gilbert Gurfinkiel ?" "Ah non, non, non, non !". Un monsieur de ma taille (d'aujourd'hui), cheveux bien gominés, manteau clair, comme en portait la Gestapo. Il m'a expliqué plus tard qu'il faisait cela exprès pour ne pas être arrêté dans une raffle. Il avait été arrêté plusieurs fois. Et on est descendu au métro Anvers et on remontait à pied, par derrière, vers la rue Lepic. Il s'approche de nous finalement et il nous dit "c'est vrai". Depuis ce jour, il nous donnait rendez-vous. Comme il était caché, j'allais le voir dans une maison juste en face de Goldenberg et j'allais manger le dimanche chez lui, il était chez une dame.

Gilbert



Le camp de Drancy (21 au 23 juillet 1944)

Dans la nuit du 20 au 21 juillet 1944, il faisait d'ailleurs très beau, magnifique. On ne nous a rien dit. On était suivi par des médecins, il y avait des instits'. Le médecin qui venait nous voir s'appelait docteur Lotman, qui nous racontait sa vie, pourtant elle avait deux fois notre age, je trouvais cela formidable, sa vie de couple parfois. Cette nuit-là, à deux heures du matin à nouveau-ils faisaient cela avant le lever du jour. Tout était fait en cachette. Les autobus sont venus avenue Secrétan et on a ramassé tous les gosses qui dormaient, sans distinction. On n'a pas demandé de papiers, rien du tout. Tous ceux qui étaient là. Les instituteurs ne sont pas venus. J'ai eu des camarades qui se sont sauvés mais ils se sont sauvés avant. Ils ne sont pas restés là. Il y en a un de Nancy, un nomme Bialek. Il s'est sauvé, n'est pas resté. Je l'ai sur une photo de Louveciennes.



On nous emmené directement à Drancy, par les fameux autobus ouverts derrière par une plateforme. A Drancy, dans le grand bâtiment en U, nous étions logés au dernier étage, à gauche de l'entrée. Au dernier étage parce que les autres étaient encore occupés. On ne savait pas ce qu'il y avait. On nous dit d'aller, on y va. On avait l'habitude, tous les huit jours on nous emmenait ailleurs. Cela c'était le matin et ce jour là, bien que n'ayant qu'onze ans, j'étais obligé d'être à l'affût de tout...J'entends, en passant devant un bureau, il faisait chaud déjà, j'entends parler de prisonniers de guerre. Et c'est très important, j'avais dans ma petite tête l'idée que mon père pouvait souffrir. Il nous écrivait, qu'il voudrait bien nous voir et tout...Il fallait que je l'aide. Il n'avait pas besoin de moi lui dans le stalag ou il était. Il travaillait, il avait assez à manger. Il nous envoyait même de l'argent des fois. Je ne l'ai pas toujours eu et il ne nous servait pas à grand chose, je n'en avais pas besoin. Et alors j'entends parler de prisonniers de guerre, j'entre et je demande à la secrétaire : "vous avez parlé de prisonniers de guerre à l'instant ? J'aimerais savoir pourquoi. Est-ce-que du fait qu'on est fils de prisonnier, on a droit, je ne sais pas moi, à du chocolat ?" On en était friand et il n'y en avait pas de trop. "En plus, mon père est dans un stalag et je lui envoie des paquets tous les mois et depuis quelques temps, je suis dans l'impossibilité de lui envoyer ses colis mensuels". Elle me dit : "Non il ne s'agit pas de cela mais vous me dites être fils de prisonnier de guerre, vous en avez la preuve ?". Comme j'avais des lettres, je les lui ai montrées. Elles étaient adressées à ma soeur et à moi. Elle a pris note. Et c'est là que je n'ai pas eu l'idée, étant parfois adulte et parfois gamin. Comme j'avais aussi des lettres de mon oncle (Bernard) adressées à ma soeur et que ma cousine avait le même nom, j'aurais pu la faire passer pour ma soeur.

Si la secrétaire m'avait dit, et elle le savait sûrement que le fait d'être fils de prisonnier de guerre signifiait partir pour un camp de travail ou de détention, j'aurais donné le nom de ma cousine. Le fait qu'elle ne me l'a pas dit m'ôte une partie de mon sentiment de culpabilité. (Note : il m'a redit la même chose sur son lit d'hôpital, deux jours avant son décès dans un de ses derniers moments de lucidité : "jusqu'à ma mort, je me ferai le reproche de n'avoir pas sauvé ma cousine Charlotte Brzezinski. Elle est partie de Drancy le 31 juillet pour Auschwitz où elle a été assassinée).

On est parti par le convoi qui dans le livre de Klarsfeld s'est appelé numero 80 bis. On est parti directement à Bergen Belsen, avec quelques femmes de prisonniers et des medecins, des journalistes, par exemple le docteur Moraly etait avec nous qui nous a soigné, c'etait un type bien. Le 31 juillet, tous les enfants de Drancy ont été envoyés à Auschwitz. Nous le 23 juillet au matin, on nous met dans des autobus, rebelotte ! Et nous sommes partis pour la gare de l'Est. Et à la gare de l'Est, on est entré par une petite porte de coté qui existe toujours. Et à chaque fois que je vais à Paris et que je prends la-bas un train, eh bien je vais au premier quai à gauche, ou était le train. Le milieu du quai etait occupé par des soldats allemands. Si notre quai était le quai zero, celui d'à coté, le numero un était occupé par un train blinde. Les voyageurs qui passaient nous regardaient. Personne n'a rien dit, au revoir, bonjour ou quoi que ce soit, ou nous donner quelque chose. C'etait la gendarmerie qui nous a convoyés, pas la gestapo.

Bergen Belsen (26 juillet 1944-9 avril 1945)

On est monté dans ce train et on est parti pour un voyage de trois jours pour Bergen Belsen où nous sommes arrivés le 26 juillet 1944 au matin. Directement en camion et on nous a transporté au camp. On nous a inscrit sur des registres et j'avais un numero. Il y avait des Hollandais, des Tcheques, des Yougoslaves, des Hongrois...C'etait en face de la cuisine numero 2.

...Je me suis retrouve dans la baraque numero 24.... Tous les matins à six heures, on venait cogner aux portes. Et à la schlage et sous les coups de matraques, ils criaient : " Raus. Verfluchte Juden !" Et on nous matraquait jusqu'à l'Appelplatz ou on restait plusieurs heures, y compris en hiver. Là, on etait encore en été. Ils comptaient par baraque, en rangs de cinq. Et quand ils avaient fini de compter, le sous of' arrivait avec le chef de baraque et criait "Mutzen auf !" (*Retirer les casquettes !*) et il fallait se decouvrir. Et quand ils avaient fini de compter, ils recommençaient, parfois deux-trois fois. Des fois il en manquait un, mort ou malade et quand ils avaient fini leurs palabres, ils nous laissaient aller.

Dans notre partie du camp les enfants ne travaillaient pas. On nous faisait faire des petits travaux menagers, du nettoyage, des fois distributions de pain ou des choses comme cela...Plus tard la situation s'est un peu dégradée. Ils ont dû recevoir énormément de gens d'Auschwitz en raison de l'avancée de l'armée russe et des gens commençaient à nous raconter ce qui se passait, dès l'automne 1944. Le froid était tel qu'après l'Appelplatz, on ne pouvait plus rien faire. En janvier- février la temperature est descendue jusqu'a moins 28 degres. En novembre, on m'a changé de baraque. Jusque-là j'etait dans la baraque 24 avec les françaises et comme malheureusement je n'avais pas de mère, je ne pouvais pas rester. J'ai des camarades, dont un qui vit en Amerique et meme des filles comme les filles Widawski. Ceux qui avaient leur mère sont restés dans la baraque 24 et moi, on m'a mis dans une baraque beaucoup plus mauvaise à tel point qu'au debut des froids, il fallait que je fasse tres attention. On ne savait rien de la mortalité. On allait tous les soirs chercher notre ravitaillement dans une baraque, le matin, on nous distribuait de la soupe dans un grand vase en metal émaillé rouge, dans lequel on se lavait aussi, donc il servait à tout. Il fallait faire attention, on avait une cuillere et une fourchette et je m'étais fabriqué un couteau en bois que j'avais toujours dans ma poche. Donc au debut, le matin on recevait un peu de café (enfin, le café que je bois maintenant est quand meme meilleur !). On avait un bout de pain d'une épaisseur de deux, trois centimètres, par jour. Cela faisait à peu pres deux ou trois centimetres. Le pain qu'on nous distribuait faisait 24-25 centimètres. Comment je sais cela ? On recevait un pain pour une semaine. Comment un affamé peut il garder un pain une semaine ? Alors il fallait faire des rations. Et pour cela il fallait un couteau. Et pour savoir, il fallait mesurer et pour mesurer, je me suis fabriqué un double décimetre. En meme temps j'ai fait des aiguilles à tricoter pour ma soeur. Je pouvais mesurer si avec 26 ou 27 centimetres, je pouvais avoir un dessert. Enfin, de toutes facons, je n'arrivais pas à la fin de la semaine. Heureusement que j'avais ma soeur. On se surveillait mutuellement, on s'entr'aidait. Ce n'est pas moi qui lui donnait à manger, c'est elle qui me donnait. Donc, on avait un morceau de pain, un petit carré de margarine. C'étaient les premiers mois. Et un peu de confiture de betteraves. Et a midi on avait un peu de soupe, pas une ratatouille. Elle était faite avec des épluchures. Les restes de ce qui servait pour la soupe des gardiens. Donc il y avait des épluchures de pommes de terre et des bribes de légumes. Du rutabaga. C'était souvent immangeable et c'était comme cela tous les jours, tous les jours. Et le soir, les deux premiers mois, on avait une espèce de soupe sucrée, une sorte de semoule comme les Allemands aimaient manger. Cela c'était au début. Mais après, plus cela allait, moins il y avait. Pendant six mois, on a eu du potiron.

L'hiver devenait vraiment froid. J'avais aux pieds des galoches que je m'étais achetées en France avec des tickets-chaussures. Des galoches avec de grosses semelles de bois. J'avais un gros manteau de laine avec mes étoiles cousues dessus. De bleu au depart, le manteau à la fin était blanc. Avec cette soupe, on avait notre petit morceau de pain qu'il fallait garder et cacher. Comme je coupais mal, j'égalisais toujours un peu. Cela faisait qu'il y avait des

jours ou il n'y en avait plus. Ou je le mangeais en une fois.... Les femmes nous obligeaient à nous laver, même si l'eau était glacée. Cela nous soutenait le moral. Quand les choses ont commencé à aller mal, on avait moins à manger, moins de pain. Et les poux et toute la vermine qu'on avait sur nous. On commençait à avoir des furonculoses. J'ai des cicatrices dans le dos, les bras et les jambes, non soignées. Je me soignais moi-même : je les ouvrais et les lavais à l'eau. On allait au revier (*infirmérie*). Tant qu'il y avait l'Appelplatz, on pouvait atteindre le revier, jusqu'à ce qu'ils diminuent le camp, jusqu'aux baraques 27 ou 28 et la 30. J'étais à la 30 aussi mais là j'étais malheureux comme tout. Parce que là j'étais pris par la vermine et par l'infection... Il y avait des parties infectées à tel point que je ne pouvais plus marcher. Furoncles, conjonctivites, bronchites, dysenterie. Au début, lorsqu'on ramenait les gamelles à la cuisine où travaillaient les femmes à éplucher les légumes... Avec mon copain qui habite maintenant les USA, on a décidé de transporter les gamelles. On était des gamins pas grands, faibles (je suis sorti j'avais 22 kilos), eh bien on trimballait des gamelles qui faisaient peut-être trente ou quarante kilos. On allait les chercher pour la distribution et on les ramenait dans laisser personne d'autre le faire. Il restait toujours un peu de manger accroché, des bouts de potirons qu'on pouvait grater. Quand la gamelle arrivait à la cuisine elle était propre comme si elle était neuve. Le ravitaillement diminuait et il y avait des journées où il n'y avait rien à manger. Donc, dans la baraque, il y en avait un qui une fois par semaine venait en criant dire qu'il fallait aller chercher le pain. On débarquait cela d'un camion. Le même camion servait à transporter les cadavres au crématoire. Au début dans cette baraque, on mettait une personne (*un cadavre*). Quand on passait, on disait : "tiens, un tel est mort, ou une telle". Ils venaient le chercher, le mettaient dans un cercueil et l'emmenaient. Un ou deux mois après, il y en avait deux et après, il y en avait tant qu'ils mettaient trois cadavres dans un cercueil. Et on arrivait plus à reconnaître les gens. D'abord. Ils n'étaient plus dans l'état où on les a connus. Et nous les enfants, disons que cela ne nous a pas tellement traumatisés ! On trouvait cela naturel. On regardait, à travers les barbelés, à l'endroit où il y avait l'Appelplatz... On était en habits civils nous, il n'y avait plus de vêtements rayés. On était avec nos vêtements, sans valises ni vêtements de rechange. On voyait les gens et les jeunes, à côté de nous, aligner les cadavres, les compter. Ils étaient toujours déshabillés parce qu'on récupérait les vêtements, les déportés eux-mêmes. A tel point qu'à la fin de l'hiver, il s'est passé des choses vraiment affreuses que même nous qui étions aguerris... J'ai vu des gens couper des morceaux de viande, pas beaucoup mais on en a vus. Le matin, autour de février-mars, il faisait encore très froid, il y avait un tel brouillard ! Ce n'était pas un brouillard printanier ou d'automne. On ne voyait rien du tout pendant des heures. C'était le crématoire qui marchait jour et nuit, tellement on en amenait. On voyait des camions arriver d'Auschwitz, des gros camions, des semis... On en descendait une personne, deux personnes, c'est tout... Quand aujourd'hui je vois un camion qui transporte des poutres ou des affaires en vrac, j'ai toujours l'impression de voir là-bas les camions avec des cadavres en vrac... Je ne peux pas dire que cela ne nous faisait rien. Un jour, si je n'avais pas eu ma sœur... On commençait à avoir le début du typhus, dysenterie. On n'avait pas le droit de sortir le soir, couvre-feu à sept-huit heures à peu près, je n'avais pas de montre. A la tombée de la nuit, couvre-feu. Les projecteurs étaient allumés, sur les miradors. On ne pouvait plus ouvrir les portes des baraques parce que dès qu'une porte s'ouvrait... Les Hollandais avaient des petites lampes, parfois il y en avait un qui m'en prêtait une et je partais rôder la nuit le long des baraques et je faisais attention au rayon lumineux pour rejoindre les latrines. Il y avait des choses importantes pour nous : le nettoyage, un peu à manger et les besoins. C'était très grave. J'en ai connu plein qui sont morts de dysenterie et celle que j'avais était assez dure. Je passais quatre-cinq heures, la nuit, dans les latrines. Fallait que je me dépêche de revenir pour l'appel. Et encore, c'était dangereux, ça n'était pas fait pour des gens, les latrines mais pour des animaux ! S'asseoir sur un bidet comme cela. Il y avait vingt personnes côte à côte. Devant et vingt personnes derrière. Il fallait tenir parce que nous les gosses on pouvait passer à travers. Combien de fois j'ai failli glisser, je m'endormais...



Photo prise à Auschwitz

Donc cela plus tous les bobos qu'on avait. J'ai été une fois au revier...J'avais amené un thermomètre de Paris que j'avais caché. Je me suis dit qu'un thermomètre cela peut être utile, je ne sais pas où je vais. Un jour, j'étais tellement atteint par la dysenterie et aussi les poux. Ma soeur m'a aidé, à la brosse. Quelqu'un m'a dit d'aller au revier. J'ai demandé que faire au docteur Moraly qui m'a dit qu'il va essayer de me faire admettre. Lui il travaillait là-bas. On m'a mis sur un lit devant la baraque, dehors. Ce devait être en novembre. Et j'attendais. Ma soeur venait me voir de temps en temps. Elle ne restait pas tout le temps à côté de moi...Je regarde mon thermomètre et j'avais 41.8. J'étais à la limite. Peu de temps auparavant on nous avait fait des piqûres dans la poitrine, je n'ai jamais su ce que cela était. Certains disaient que c'était de l'essence.

J'ai eu de la chance, ils sont venus me prendre dans la baraque hospital et le médecin m'a fait donner des médicaments par le médecin allemand qui était là. J'ai eu pendant trois jours des cachets de charbon. Il faut croire que cela m'a aidé. Parce qu'au bout de trois jours je suis sorti. Quand quelques semaines après je suis revenu pour me faire soigner ma furonculose, c'était déjà grave, il me sortait des vers. Je suis sorti de la baraque par une autre sortie...J'ai vu des gens dans un état tel ! Encore vivants mais dans un état tel ! Ils avaient des boursoufflures partout. Je n'ai jamais vu pareilles choses. J'ai décidé de ne plus y retourner. J'ai peut-être bien fait parce que ... A côté de moi se trouvait un garçon qui avait subi des expériences. On le plongeait dans l'eau pendant un certain temps pour voir sa résistance. Je ne sais pas s'il en est mort. Il s'était évadé d'un train.

J'avais des copains mais c'était chacun pour soi. Les Hollandais avaient leurs méthodes, les mères hollandaises avaient leurs méthodes. Ils avaient droit à une tranche le matin, une à midi et une le soir. Ils mangeaient cela avec leur soupe et le reste était mis de côté. Cela fait qu'ils en avaient assez pour le soir. J'en ai connu qui mettaient leur ration de côté et à la fin, ils avaient cinq, six sept pains qui étaient durs comme de la pierre...Il y en avait qui l'enterraient. On cherchait les endroits où ils avaient enterré le pain. Une nuit, j'ai volé trois pains. Je voulais les manger le matin mais ils n'étaient plus là, j'avais dû les manger en revant...J'avais un ami hollandais et moi j'aimais le cinéma et on se racontait la scène dans Robin de bois où il trouve lady Marianne dans la forêt avec d'autres et qu'ils les amènent dans son camp où les tables sont mises et ils font un festin et il écartèle un poulet. Eh bien cette scène on se la racontait tous les jours, tous les jours. Ça n'était pas la faim. Il y avait des petites françaises qui aimaient bien chanter. On a fait un petit concert avec la faim au ventre...Après l'hiver qui a été si rude, les amis, on ne les voyait plus. Enfin on les voyait mais on ne parlait pas de notre faim à part le copain avec lequel on allait chercher le ravitaillement. Des enfants avaient leur mère qui les embrassaient le soir et ils ont eu la chance de pouvoir rester avec elles. Nous on était des parias, des petits orphelins qui couraient les rues. On nous a traité comme tels. Un soir quelqu'un a essayé de me voler mes chaussures pour les mettre dans le poêle. Je me suis réveillé à temps sinon il les brûlait...Il y avait un coiffeur serbe, qui coiffait moyennant argent. Il allait coiffer les Kapos. Nous on avait été rasés en arrivant. Je lui dis que j'avais froid aux pieds. Il me dit qu'il va me procurer une paire de sabots. Je lui demande combien cela va me coûter. Il me dit "une semaine de pain". Au mois de janvier, une semaine sans pain c'était pratiquement la mort. J'ai marché, je les ai prises. Je n'aurais plus pu rester debout autrement. Je ne pouvais pas aller aux appels. Irma Greze était la chef des Allemands qui nous surveillaient. Elle venait le matin avant l'appel, il fallait attendre son inspection des lits de trois étages, deux par deux. Moi je couchais au milieu, j'avais du mal à border. Il y avait une paille et une espèce de vieille couverture. Pas de drap, pas d'oreiller. Elle grimpait sur les lits pour voir ce qu'il y avait au-dessus.... Elle me donnait des coups en descendant et me disait d'essayer *(ce qu'elle avait sali en montant avec ses chaussures, Elle a été jugée pour crimes de guerre et pendue)*.

Les kapos français parlaient français mais nous tapaient comme les autres avec leurs cravaches et leurs gourdins. C'était eux qui nous emmenaient pour nous mettre en rangs, ils nous accompagnaient pour chercher le ravitaillement, ils venaient surveiller. Ils passaient leur temps à taper. J'étais petit, souvent je baissais la tête et ça passait au-dessus. Il y avait aussi beaucoup d'Ukrainiens.... D'eux j'ai appris la signification de "davai", donne, donne des coups. Le Français n'était pas plus gentil mais il répondait aux questions. Le 7 avril 1945, avant de quitter le camp, j'étais au bout du rouleau. Je n'avais plus de pain depuis quelques jours. Dans la soupe il n'y avait presque plus d'épluchures. J'avais appris avec les hollandaises à éplucher les épluchures. On les mettait de côté... Je séparais l'épluchure de la pomme de terre et, ce qui restait, c'était le dessert. Ce jour-là, on voyait déjà Hanovre brûler où étaient déjà les Anglais, les femmes arrivaient de Ravensbruck, dont madame Veil. Une des femmes était une de nos surveillantes à Louveciennes où nous étions allés en vacances pendant trois semaines....

L'épidémie de typhus avait commencé. On se regardait pour voir si on n'avait pas de taches rouges ou des choses comme cela. Je suis rentré dans cette baraque des Kapos et il fallait avoir du culot. Je me suis dit que c'était cela ou la mort. Je rentre. Un des Kapos qui était là ne me dit pas "bonjour mon garçon" mais me demande ce que je veux. Je lui dis "écoutez, aujourd'hui c'est mon anniversaire". Il me regarde. "Et" ? "Je ne peux pas fêter mon anniversaire, je n'ai même pas un bout de pain à manger, je n'ai rien, je n'ai plus rien du tout". Il appelle le chef

des kapos qui était le plus salaud de tous. Il a été derrière et m'a amené un pain. Je suis revenu à la baraque et j'ai mangé tout le pain.

Le plus difficile c'étaient les amoncellements. Il y en avait à l'infini comme on le voit sur les documents filmés par les Anglais. Tout cela est véridique, les charniers, les tas. Je comparais la hauteur des tas de cadavres et celles de rutabaga que l'on ne nous donnait pas.... C'était une chose normale. Cela entrainait dans la vie. Nous pensions que peut être la vie c'est cela. On se disait qu'on préférerait voir un film...J'ai vu des cas de parents qui se sont complètement séparés de leurs enfants. J'ai vu des mères qui ne donnaient pas à manger à leurs enfants quand ils avaient terminé leur part et avaient faim. J'ai un ami qui vit toujours ... qui s'est complètement désintéressé de sa mère et de sa soeur. Cette femme me considérait également comme son fils. Je ne lui donnais rien, je n'en avais pas assez. Quand elle avait quelque chose à raconter, elle venait chez moi. Vers la fin, sa fille était à moitié folle et elle se traînait encore. On les voyait toutes deux se trainer enlacées à l'endroit de distribution du pain ou ensuite se trouvaient des monceaux de cadavres qu'ils ne pouvaient déjà plus emmener au crématoire. Les cerceils ne suffisaient plus, à la fin il n'y avait plus de cerceils et on les chargeait. On voyait tous les jours jeter les cadavres tête-beche dans les camions. On voyait cela tous les jours. Cette femme me disait un jour, je ne sais pas ce qu'il va se passer, je commence à avoir des "Makess", mot yiddish pour la gale. Je connaissais le mot pour l'avoir entendu chez mes parents. Et après, je les ai vues mortes, dans un tas de cadavres, toutes les deux. On ne s'aidait plus. Il n'y avait que ma soeur pour m'aider un peu et je l'aidais elle. Toute la journée, ce passage de camions ouverts avec des cadavres. C'était traumatisant mais à partir d'un moment on n'avait plus le temps et on ne pouvait plus moralement y penser, parce qu'on était des enfants, seuls, qui n'avaient pas la possibilité de se confier à une mère ou à un père en disant : "papa j'ai mal, maman j'ai mal". Une mère avec un baiser arrive à prendre tout le mal et cela nous manquait. Cela me manquait absolument. L'arrivée des gens d'autres camps, d'Auschwitz et d'ailleurs ne nous a rien apporté. Au contraire, parce que c'est là que nous avons commencé à savoir : que l'on gèle, que l'on brûle. Nous on était ignorant, ne savions rien du tout.... On a commencé à nous raconter.... Alors qu'on ne prenait jamais de douche, on nous a amenés une fois à la douche. En rangs, on est parti dans l'allée principale du camp et on est parti à pied, jusqu'à l'entrée où se trouvait le commandement allemand. Et, à côté, il y avait des douches, on y rentre, on se déshabille et qu'est ce qu'on fait ? On regarde en l'air, non pour voir l'eau arriver mais avec peur à cause de ce qu'on nous a raconté. Tout à coup l'eau, chaude, arrive. Fallait voir le "ouf" des gens ! Hommes et femmes mélangés.

Notre camp, soi-disant camp de passage était de fait devenu un camp d'extermination totale par la faim, la maladie, la promiscuité.... Il y avait du passage, par exemple les Hollandais du camp de Westerbork, dont Anne Franck avec qui on a peut-être joué....

Le train perdu (10 au 23 avril 1945)

Le 10 Avril au matin, rassemblement. J'ai laissé mon manteau bleu et portais un blouson avec l'étoile puisqu'il fallait la porter. Il y avait des camions. On a commencé à marcher et on nous dit d'y monter. On se bousculait pour aller on ne savait pas où. On allait où on nous disait d'aller.... On est parti à la gare de Bergen qui se trouvait à cinq kilomètres. On est entré dans cette gare. Une petite baraque. D'un côté de la baraque, il y avait un monceau de rutabagas, de l'autre un monceau de betteraves rouges. On nous a fait traverser pour aller sur le quai. J'ai fait demi tour et je me rué sur le tas de betteraves rouges et j'en prends quatre ou cinq dans mon blouson. J'en ai perdu deux en route. A ce moment l'officier allemand se retourne, il ne m'avait pas vu. Je suis sûr qu'il m'aurait tiré dessus. Parce que quelques jours avant alors que j'allais à la cuisine- il fallait traverser l'allée principale- il y avait un mirador à peut être dix mètres de la cuisine. Un gars du camp à côté de nous se faufila entre les fils de fer barbelés et traverse en courant vers un tas de rutabagas. Il n'a pas eu le temps d'y arriver. J'ai pensé à cela. Ma soeur m'a dit que j'étais fou. J'ai dit qu'au moins on pourrait manger quelque chose même si les betteraves rouges ont un goût amer. C'était des wagons de troisième ou quatrième classe allemands, avec un couloir et quelques compartiments. Le train était à droite sur le quai. Sur sa gauche était un train de marchandises, sans marchandises, juste des têtes et des pieds et des bras de cadavres qui sortaient par les portes. J'ai été voir mais suis revenu en arrière à cause des gardes. Sur la troisième voie, après nous il y avait un autre train. On nous a dit qu'on allait à Theresienstadt. On ne connaissait pas.... Le train monte vers Hambourg. J'ai noté les endroits où le train est passé sur un petit bout de papier que j'ai encore, quelques villes...La nuit j'ai dormi et nous sommes passés à Magdebourg. Il y avait toutes sortes de wagons, y compris des plats pour les bestiaux et il y avait des gens dessus. Il y avait avec nous quelqu'un qui distribuait le courrier. C'était un neveu de Trotski. Quelques temps auparavant, il m'avait donné des lettres de mon père. J'en ai reçu quatre ou cinq au camp. Il y avait déjà des gens malades dans le train. A Magdebourg on a entendu le mot typhus.... On a été bombardé par l'aviation anglaise. Il y

a eu quelques morts. Le train était en surplomb sur un creux. J'ai pris ma soeur par la main et on s'est jeté en dessous pour échapper aux balles...Après, ils ont décidé de mettre des draps blancs sur les toits. Le train a continué, on est passé à Berlin. On était arrêté dans la gare de Tempelhof et on a vu la ville bombardée, les maisons d'un metre de haut, au ras du sol. J'ai ri...

On est arrivé à un endroit ou plusieurs trains etaient arrêtés. Dans l'un d'eux, il y avait des militaires qui cassaient la croute. A nous, on ne nous avait rien donné. Le train s'arrêtait la nuit, jusqu'à l'aube...Quand on avait de la chance, on trouvait une ferme... Et on voit arriver l'armée allemande en debacle. Tous étaient noirs, comme s'ils sortaient de la mine. Ils ont dû se prendre une piquette par les russes. Plus de chars, un seul cheval à leur charrette, des hommes à pied. Ils avaient leur arme. J'ai fait demi-tour en courant. Le train est reparti. Cela a duré comme cela huit ou dix jours. On ramassait des orties. Il y en a qui faisaient du feu et on faisait une soupe d'orties. C'est bon !

On a été libéré le 23 au matin, après une nuit comme je n'en avais jamais vue. J'ai déjà vu des feux d'artifice, mais comme celui là jamais. On était près de l'Elbe au sud de Torgau.... Les Russes devant, les Americains derrière. Cela a canardé toute la nuit. Des obus traçants, des balles, des mitrailleuses, des bombes. Tout. Nous on était dans un petit vallon et tout est passé au-dessus de notre tete. On n'a pas dormi la moitié de la nuit et au matin l'officier nous donne l'ordre de repartir.... On était à un endroit ou était un train de militaires, un train de munitions et nous à droite. Les militaires ont eu l'ordre de ré-embarquer et nous aussi, par la Gestapo et les militaires.

Le commandant fait partir le train et on était à deux-trois kilometres quand a commencé le bombardement. Il ne restait plus rien du train de soldats ni de celui de munitions. Un feu d'artifice. Le lendemain, on est arrivé à un pont de l'Elbe.... Il y avait des morts accrochés au train, il y en avait dans les compartiments. On ne pouvait pas les jeter dehors ! Il y a peut-etre eu cinq cent morts pendant le voyage.... J'ai vu des soldats qui portaient des caisses sur le dos sur lesquelles etait marqué Dynamit (sans "e"). J'ai dit à mon copain : "ils ne vont pas faire sauter le train !". Le train part. Quelqu'un a du demander à un allemand qui lui a dit que l'ordre avait été donné de miner le pont et le faire sauter au moment du passage du train...

Troebitz (23 avril 1945- 23 Juin 1945)

Nous avons été libérés le 23 avril 1945 pas l'armée rouge. Après le feu d'artifice de la veille, le matin, on avait faim. Je sors sur le quai, vers six heures du matin...Il y avait dans un des wagons une dame que nous connaissons bien dans le train d'origine russe. Tout d'un coup je crie "voila les cosaques" ! Et c'etait vrai, il y avait deux cosaques à cheval, avec leur tenue, leur bonnet, leur cartouchiere. Ils arrivent sur le quai.... Tout le monde sort et cette dame a discuté avec l'officier. On nous dit que l'armée rouge etait là, qu'il y a encore des batailles...Le Russe nous indique le village de Troebitz qu'on a pris. On est passé d'une maison à l'autre. Les maisons étaient vides on a meme trouvé des pommes de terre dans la poele sur le fourneau. On a ramassé tout ce qu'on a trouvé par exemple du sucre en poudre et on est reparti au train. On nous a donné l'ordre de rester dans le village.... On a trouvé deux vieux reservistes apeurés qu'on a desarmés. On était deux gamins amaigris, je pesais 22-23 kilos.... Par l'intermediaire de la dame qui parlait russe on a dit aux soldats russes qu'on avait faim. Ils nous on dit qu'ils allaient ramener du pain. Ils ont ramené du pain russe par camion. C'était dur comme de la pierre, de vieux stocks. Un médecin leur a recommandé de le mettre dans du sel pour le ramollir. Ils sont repartis sans rien nous laisser et revenus le lendemain avec le pain dans des sacs de sel. Il était immangeable. Ils ont requisitionné une boulangerie du village et on a eu des tickets par l'administration russe, que j'ai toujours ainsi qu'une carte d'identité.

Il y a eu une épidemie de typhus. L'armée russe était encore en campagne, sans intendance, pendant une ou deux semaines. Comme il a bien fallu se loger, on s'est organisé dans le village et les environs. Je me promenais dans le village, je cherchais du pain, ramenaient un sac de pommes de terre, je me suis trouve un vélo que m'a piqué le premier soldat russe qui est passé. Cela a été cinq six fois comme cela. Chaque fois que je me trouvais un beau vélo dans un grenier ou une cave, ils le prenaient. Le dernier, que j'ai gardé, avait le pneu arrière a plat, alors ils ne l'ont pas pris. Ils avaient des montres partout le long du bras. Je leur ai meme indiqué des endroits ou ils pouvaient prendre des montres. On a beaucoup mangé. Dans les jours qui suivirent, il y a eu des centaines de morts, soit d'avoir trop mangé, soit du typhus. J'ai rencontré des soldats français qui rentraient et ils habitaient dans un hameau et venaient de faire sauter une fabrique de lait concentré et m'en ont proposé et m'ont invité à venir les voir le lendemain. J'ai ramené des bidons et des bouteilles, cinq ou six litres. Je suis parti par la foret en croisant des cadavres de chevaux et de soldats. Je suis arrivé dans ce hameau après avoir marche je ne sais combien d'heures. J'arrive à leur grange. Il y avait un boeuf entier à la broche. Ils me font asseoir et me donnent une grande tranche de viande jusqu'à ce que je sois rassasié. Je ne voulais pas attendre trop longtemps, ma soeur était restée dans la maison que j'avais occupée. Je ne me sentais déjà pas bien. Le lendemain matin, 41 de fièvre,

j'avais toujours mon thermomètre et : premières taches rouges ! Sans compter la dysenterie permanente. Toutes les anciennes maladies, je les traitais moi-même à Troebitz. En trainant dans une maison j'avais trouvé un tube sur lequel j'ai pu lire le mot *infektion*. Je l'ai pris et me suis soigné, dont un trou d'un centimètre à la cheville. La maladie a duré dix jours et encore chez moi cela a été rapide. Le médecin qui m'a soigné était le docteur Moraly. Ils étaient deux-trois médecins, tous sont morts. Il y a eu plusieurs centaines de morts. Je crois qu'on n'est resté qu'un millier dans le village (*sur deux mille cinq cent*). Et il a fallu attendre. Ma soeur, une gamine, a soigné les gens qui avaient le typhus, il fallait bien aider. Du fait qu'elle a aidé, eh bien elle l'a attrapé. Du fait qu'elle l'a attrapé, on ne pouvait rien faire. Elle était à l'hôpital civil de Troebitz ou d'un village voisin, contrôlé par les russes. Officiers, femmes médecins et infirmières ne me laissaient pas entrer. Il a fallu que j'attende là. Entre temps est arrivée de Paris une expédition de l'armée française, avec des listes. Ils savaient où nous trouver. Là ont commencé les tractations pour nous faire rentrer. On avait reçu des cartes rouges avec mon nom et celui de ma soeur qui devaient servir à aller en Russie. On nous a dit que l'on rentrerait par Odessa. Il en est qui sont rentrés par Odessa. Un jour sont arrivés des Français avec à leur tête le capitaine ou commandant Leriche, dont la femme était avec nous, ainsi que ses enfants. Et il y avait madame Lorach qui a été conservatrice du musée de Besançon et a fait beaucoup pour le souvenir. On nous dit "vous partez", sans nous dire pour où.

De Troebitz à Paris (23 au 29 juin 1945)

Sont arrivés des camions américains.... Pendant ce temps il a fallu attendre tout le monde. Il y a eu deux départs je crois. J'ai récupéré ma soeur. J'avais un copain croate que je m'étais fait au camp, avec lequel je m'étais battu. Avec un autre copain on l'avait tabassé et on est devenu les meilleurs copains. J'étais encore malade, on n'était pas guéri, pas très lourds. La furonculose et la dysenterie n'étaient pas terminées. Il m'a dit : "quand tu pars, je fais brûler la maison". Et ce qui est bizarre, c'est que je suis retourné là-bas cinquante ans après, même endroit, c'était au numéro 2 de la rue Schadowitz. Eh bien ce numéro 2 n'existe plus. La place est vide à l'angle d'une rue. Ils n'ont jamais reconstruit dessus.

Donc on a passé l'Elbe à Torgau et on nous a amené à Leipzig. Auparavant, j'avais fait une petite chose. J'étais ami avec tout le monde et quelqu'un m'a dit "je n'ai jamais eu un drapeau français. J'ai fait un drapeau français, accroché avec une petite épine. J'avais trouvé une machine à coudre. Personne ne m'a montré, j'avais peut-être vu ma mère le faire. J'ai fait un drapeau italien à un autre. Ensuite le Croate. Ensuite j'ai fait deux grands drapeaux pour les voitures. L'Américain a commencé à raler en me disant qu'on n'allait pas rouler en camion américain avec un drapeau français. Je lui ai dit que "les français c'est nous pas vous, c'est nous". J'étais culotté. On nous a amené à la caserne Adolf Hitler de Leipzig et le lendemain on est parti en train, c'était le 23 juin 1945.

Paris, hôtel Lutetia (29 juin-juillet 1945)

Et nous sommes arrivés à la gare du Nord de Paris le 29 juin.... Je suis entré avec un képi sur la tête dans l'autobus qui nous a amenés à l'hôtel Lutetia (*Il raconte comment il a pris ce képi avec l'aide d'un Russe dans une maison allemande*).

En arrivant à l'hôtel Lutetia, j'ai demandé qu'on essaye de savoir par téléphone ou autrement si mon père était rentré...Je ne savais même pas s'il était encore en vie. Le lendemain, on vient me prévenir que mon père a téléphoné et qu'il vient nous prendre le 8 ou le 9 juillet.

Entre temps, il avait envoyé d'Angoulême une carte, que j'ai toujours, à Troebitz. La carte a été rayée par un "Non en Pologne" et elle est revenue. Par deux fois j'avais donné des lettres à des soldats français qui repartaient, adressées à la mère de l'amie de ma soeur (*L'amie s'appelle Mauricette, elle habite aujourd'hui à Limoges et m'a confirmé l'histoire mot à mot comme Jo l'a racontée, par téléphone en avril 2017. Sa mère a prévenu mon père que les enfants étaient vivants à Troebitz*) qui habitait dans la même maison que le rabbin (*ou avait également habité madame Kahn qui a pris soin de Charlotte en 1943*). La deuxième donnée à Troebitz est arrivée et c'est comme cela qu'il a su où nous étions.



Photos prises le 15 avril 2005. Les dames sur les deux photos supérieures étaient avec Joseph et Charlotte. Joseph m'avait demandé de les saluer de sa part. Madame Veil était au camp également ce jour là. Elle m'a permis de lui raconter Joseph et Charlotte.

	FÉDÉRATION NATIONALE DES CENTRES D'ENTRAÏDE DES INTERNÉS et DÉPORTÉS POLITIQUE	
	CARTE DE SOLIDARITÉ N° 468	
Nom	VIDERMAN	né le 7 Avril 1931 à Sielce Polone
Prénoms	Joseph	adresse 26 rue de S.N.P. Ang.
Parenté	lui-même	de l'Interné / du Déporté Politique ci-dessous désigné
Nom	VIDERMAN	né le 7 Avril 1931
Prénoms	Joseph	à Sielce Polone
Arrêté le	6 Octobre 1942	Interne / Déporté à Bergen Belsen
Libéré le	23-4-1945	
INCULPATION	motif racial - Otafe -	
FAMILLE se composant de	3	personnes dont 2 enfants
Le Président :	Le Secrétaire Délégué Général :	
HARDOUIN	FEBURET	
<i>Hardouin</i>	<i>Feburet</i>	

